

L'étiquette

Martin Gibert

Number 112, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14169ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gibert, M. (2007). L'étiquette. *Moebius*, (112), 73–78.

MARTIN GIBERT

L'étiquette

Montréal, 29 septembre.

Ce matin, en prenant le bus, le type était encore là. Il portait des chaussures de ville, un pantalon très ordinaire et des lunettes démodées. Un chandail gris sourit moulaît discrètement son ventre de quinquagénaire. L'étiquette n'était pas sortie.

1^{er} octobre.

Aujourd'hui, il s'est passé tout un événement au bureau. Françoise nous a appris qu'elle était enceinte de trois mois. Le directeur est allé acheter des Toblerone et on a prolongé la pause café de plusieurs minutes. Mais Françoise, qui a encore des nausées, a préféré ne rien avaler. Le directeur, qui ne manque pas de repartie, a dit tant mieux, cela en fera plus pour nous.

C'est vrai. J'avais déjà noté comment la poitrine de Françoise, ces derniers temps, avait pris du volume. Elle avait beau se cacher sous des chemisiers blousants, ça sentait la pesanteur dans son corsage. Aujourd'hui, elle s'est autorisée à dégrafer les deux boutons du haut. Elle a l'air bien. Mais sa tête aussi lui pèse, comme des épingles dans le crâne, dit-elle en tirant un peu sur un pli de sa jupe. Si c'est une fille, ce sera Sandra. Pour un garçon, ils hésitent encore.

J'étais de bonne humeur en fin de journée. J'ai décidé de traîner un peu avant de rentrer. J'ai regardé les vitrines – en voyant de la layette, j'ai pensé à Françoise (Simon, ce

serait pas mal, non ?) –, j'ai donné un dollar à un quêteux et je suis passé voir le prix des écrans plats.

J'ai pris le bus vers 18 h 15.

Le type était là. Je ne l'avais pas vu ce matin. Il était là, assis à droite de la travée centrale, sur le siège qui domine les autres parce qu'il repose à la verticale exacte des roues. Sa main gauche, comme une araignée grise, tenait la barre en acier, presque à hauteur de l'épaule. Dehors, les néons de la rue, insensiblement, avaient pris le relais du jour ; dans les larges vitres du bus, ils faisaient des bavures en couleur qui se mêlaient aux reflets blêmes des passagers. On aurait dit l'intérieur d'une boîte à musique dont le mécanisme se serait définitivement grippé : resterait la danseuse qui tourne, aphone, et les miroirs qui la magnifient.

Le bus s'arrêtait puis repartait. Personne ne parlait, chacun chez son ipod ou chez ses pensées qui ne regardent personne. Des gens montaient, d'autres descendaient. Ce n'était pas un groupe, pas même une foule, à peine une somme. Les gens se tenaient serrés, ni pour ni contre, dans la bienveillante indifférence du jeudi soir. Moi aussi j'aurais pu me couler dans cette passivité sourde et complice. Mais non. Je scrutais le type, trois rangs devant moi. Une barricade de plusieurs nuques me séparait de la sienne. N'empêche que je pouvais la voir. Je ne voyais même que ça. Son étiquette était sortie.

3 octobre.

Congé. Comme il faisait beau, j'ai profité de mon temps libre pour jouer au Simon sur le balcon. Vert, rouge, bleu, jaune : il m'arrive d'enchaîner des séquences ininterrompues de 17 coups. J'exerce ma mémoire parce que l'homme a besoin de défis. J'ai dû arrêter lorsque les quatre piles AA ont rendu l'âme.

Demain, j'irai à la piscine.

5 octobre.

J'aime les lundis pluvieux comme ce matin. La condition humaine s'y exprime dans toute sa grandeur laborieuse. L'activité économique, toute gonflée de dialectique, se déploie contre la nature. On marche dans les

flaques, on retrouse ses ourlets, on tient ferme son parapluie contre le vent. J'aime que les hommes soient ces êtres qui se lèvent le lundi matin, j'aime qu'ils bravent leur paresse native et que, malgré la pluie, malgré les copeaux de sommeil qui leur collent aux yeux, ils se rendent en file dans des bureaux vitrés pour échanger des informations et secouer la croissance. Mais ce que j'aime surtout, c'est l'odeur de chien mouillé, ces volutes aqueuses qui flottent entre les sièges du bus. C'est une odeur prégnante, faite de cheveux et de cols froissés, de sueur et d'eau mêlés, une odeur organique, résolument subtile et musquée, une odeur d'un certain genre, d'un genre humain.

Le bus roulait. Les gouttes claquaient sur les vitres rendues opaques par la buée. Comme je l'avais souvent noté, l'averse faisait croître l'achalandage des transports collectifs. Je n'avais donc pas trouvé de place assise. À l'arrêt de la pharmacie, le type monta. Il vint se camper un peu derrière moi. Même en tournant la tête, je ne pouvais le voir que de face. Il tenait sa sacoche noire et son parapluie rétractable d'une seule main, l'autre étant ainsi disponible pour assurer les petits rééquilibrages nécessaires à son maintien. Son visage, comme une photo ratée, était illisible.

C'est lorsqu'une bande de collégiens en uniforme montèrent par l'avant que le mouvement consécutif des passagers, pareils à ces boules de loto qu'on brasse dans leur cage transparente, me fit me retrouver, après plusieurs volte-face, dans une position que je n'avais pas prévue. J'étais collé sur son dos. Mon torse tétait son imperméable et mon menton léchait son épaule. Et ce que je craignais était là, qui me narguait : l'étiquette, toute voile dehors. L'étiquette qui jurait. Comme une coquille dans l'omelette. Comme une mouche sur la viande. Comme un éternuement qui n'en finit plus de monter.

De petits fils de coton blanc en faisait bailler la partie supérieure. Les indications cependant étaient parfaitement lisibles : « Moore's - Size L ». Aucun petit logo, fer à repasser ou main stylisée ne venait en préciser le mode d'entretien. Rien qu'une étiquette blanche et allongée,

sortant verticalement du col d'un type que je ne connaissais même pas. Presque rien, en somme.

Mais rien à faire. Je sentais mon pouls qui accélérât. Mes poings se serrèrent dans mes poches. Surtout se retenir. Ne pas éveiller de soupçon. Ne pas se ridiculiser par un geste inopiné. Rester neutre. Neutre et anonyme. Anonyme et poli. Voilà, exactement : c'était une question de politesse : on ne rentre pas dans son col l'étiquette d'un inconnu. On laisse les inconnus à leur vie d'inconnu. On accepte son destin de ne pas connaître l'inconnu. On respecte l'étiquette.

Quand bien même elle sort.

J'ai tenu le coup. Je me suis comporté comme il se doit – avec indifférence.

Au bureau, j'ai attendu qu'on me livre des données pendant près de quarante minutes. Si bien que je n'ai pas pu fermer tous les dossiers pour demain. Françoise est allée vomir au moins cinq fois. Tout m'écoeure. J'ai beaucoup repensé à l'épisode de ce matin. Ai-je bien fait de ne rien faire ?

6 octobre.

J'ai mal dormi. Je n'arrête pas de penser à lui.

Ce qui me trouble le plus, c'est que personne ne lui en fasse la remarque. Il doit être seul, terriblement. Pas de famille, pas de maîtresse. Des voisins qui l'ignorent. Des collègues qui rient sous cape. Qui lui ont donné un sobriquet : « bon prix, bonne réputation ». Il doit s'habiller de la même façon depuis vingt-cinq ans. De la même manière, il doit enfiler son chandail, tirant les manches, pliant la nuque, et c'est toute une habitude, tout un protocole vestimentaire qui aboutit à cette conséquence que l'étiquette, depuis vingt-cinq ans, depuis la mort de la mère peut-être, par cet art et cette manière de répéter le mauvais geste avec une régularité de métronome, se rebiffe. Et, dans le silence de sa chambre à coucher, il doit se sentir en paix. Il ne doit pas se douter une seconde de cet appendice infamant qu'il traîne, de ce petit rectangle de coton qui l'étiquette. Il se brosse les dents, il enfile son chandail et ferme la porte à double tour.

Et moi ?

Moi, je sais. Moi, je pourrais changer sa vie. Quelques mots suffiraient : « Monsieur, votre étiquette est sortie. » Il se retournerait, un peu gêné, tirerait sur son col et, avec un tremblement dans la voix, très poliment, il me remercierait. Il aurait du pourpre autour des joues. Et comme rien ne se partage comme la gêne, je rougirais à mon tour. Je regarderais ailleurs, vers le sol ou vers l'arrière, tout pour ne pas affronter son regard rendu liquide par la honte. On ferait mine de rien. On se cramponnerait à la barre. On ferait mine d'être des passagers ordinaires, étrangers l'un à l'autre, taisant ce secret innommable, lui sachant que je sais, et moi sachant qu'il sait. Et, comme rien ne rassemble comme le secret, nous serions désormais frères. Une fraternité souterraine, contrainte et forcée. Une communauté inavouable, sans dieux ni cultes. Quelque chose de visqueux, qui vous suit dans les coins et vous plombe la conscience. Quelque chose comme l'expansion virale de la honte.

7 octobre.

Rien ne se passe jamais comme prévu. Hier soir, après ma partie de Simon, j'avais pris une décision. J'ai donc pris le bus ce matin. À la pharmacie, le type est monté – étiquette sortie. J'allais m'approcher de lui lorsqu'une jeune fille en jeans qui sortait de nulle part s'est glissée devant moi. Elle a posé ses mains sur la nuque du type. D'un geste précis, elle lui a descendu l'étiquette dans le col. Lui s'est retourné. Elle l'a regardé. Il lui a souri. Elle l'a embrassé.

